

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 40 (1946)

**Artikel:** Dom Germain Morin O.S.B.

**Autor:** Perler, O.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-126790>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Dom Germain Morin O. S. B.

Par O. PERLER

L'infatigable travailleur repose dans le caveau de l'église abbatiale de Notre-Dame des Ermites. Ses confrères, suivis de quelques amis, l'y ont déposé avec les rites impressionnantes d'une liturgie austère et majestueuse. La dépouille mortelle, couchée selon l'usage bénédictin dans un cercueil ouvert, paraissait plus chétive encore, écrasée par une mort foudroyante, survenue le 12 février à Orselina, près de Locarno.

D'autres ont déjà tracé la vie de ce grand érudit<sup>1</sup>. Ses étonnantes découvertes dans le domaine de la patrologie latine (S. Jérôme, S. Augustin, S. Césaire) sont connues de tous. Son nom restera associé à jamais à celui de S. Césaire dont il publia l'édition princeps des œuvres complètes, après 60 ans de recherches. Deux volumes de tables de la Revue Bénédictine, actuellement sous presse, et dans lesquelles le défunt aura la part du lion, contiendront la liste d'une grande partie de ses innombrables articles.

Témoin de ses dernières années passées à Fribourg, où le vieillard vint se réfugier en 1939, nous voudrions simplement publier quelques extraits de lettres et un discours prononcé par le défunt à l'université de Fribourg à l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire. Ces documents révéleront mieux qu'un pauvre nécrologue quelques traits moins connus de l'éminent savant. Ils mériteraient une reproduction intégrale, car l'auteur y expose quelquefois sa pensée définitive sur tel sujet historique ; mais les vivants s'y opposeraient et nous craignons déjà de commettre des indiscretions.

Dom Morin avait, en vrai bénédictin, l'horreur de l'oisiveté. Octogénaire, il termina l'édition des œuvres de S. Césaire. Il publia une nouvelle traduction, avec notes, de la règle de S. Benoît. Il rédigea

<sup>1</sup> Cf. Dr P. ILDEFONS BETSCHART, O. S. B., dans *Wochenbeilage du Vaterland*, n° 8 du 20 février 1946, et *Zürcher Nachrichten* du 1<sup>er</sup> mars 1946. Un article de *La Liberté* du 6 novembre 1941 a été partiellement reproduit par le même journal, le 14 février 1946.

des articles pour diverses revues et il se plaignait d'être condamné à l'inactivité par les circonstances et par les infirmités :

« Ici, je continue à geler dans le marasme et l'inaction forcée. C'est bien mal correspondre à la grâce que Dieu me fait de jouir de toutes mes facultés physiques et mentales jusque dans ma 80<sup>e</sup> année. Que voulez-vous ?... Avez-vous des fraîches nouvelles de Mgr Kirsch ? Ce cher homme m'a rendu un bien mauvais service en me dissuadant d'accepter le travail qu'on m'offrait, à la Bibliothèque de Berne : là du moins j'aurais pu m'occuper utilement » (14 janv. 1941).

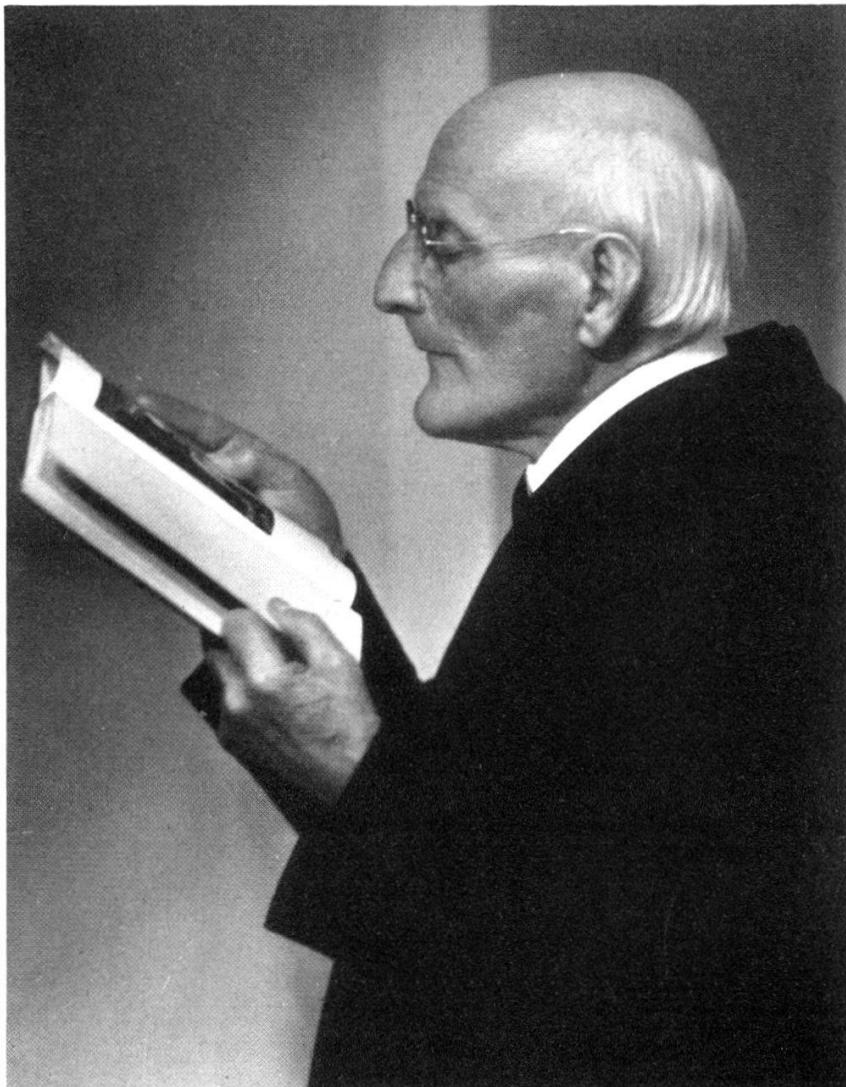
« Mes vacances ont consisté uniquement à me reposer dans le coin si tranquille de ma cellule. Maintenant, je vais essayer de rédiger quelques articles promis ça et là : mais ce ne sera pas 'un gran chè' ! J'aurais aussi à corriger les épreuves de mon édition, avec notes, de la Règle de S. Benoît, qui me tient tant au cœur » (24 août 1943), « notes sobres et discrètes, par lesquelles j'ai tâché de la faire comprendre des gens de notre temps, en montrant l'évolution nécessaire réalisée depuis le VI<sup>e</sup> siècle » (28 février 1943).

« Envoyez-moi, si vous le jugez bon, cet étudiant anglais, qui désire s'occuper de la tradition liturgique de son pays ; j'aurais bien quelques sujets intéressants à lui suggérer. Et comme je suis ici vraiment O.S.B. (ohne sonder beschäftigung)<sup>1</sup>, si jamais vous croyez que je puisse partager en quoi que ce soit votre travail, et vous soulager d'autant, par exemple en me fournissant l'occasion de communiquer à vos étudiants le peu que je sais pouvoir leur être utile, ne craignez pas de me les adresser... vous m'aiderez ainsi moi-même à ne pas pourrir dans une oisiveté honteuse » (14 novembre 1943).

La vie du vieillard s'éteignait de plus en plus. Le feu sacré ne cessait de le dévorer. Il repassait des problèmes étudiés autrefois. Il se tenait au courant des dernières publications. Il se réjouissait des progrès des uns, il s'indignait des lenteurs des autres. Il aimait qu'on lui signalât les articles qui touchaient ses travaux :

« Auriez-vous un moment de loisir, avant notre prochaine rencontre, pour jeter un coup d'œil rapide sur cette petite étude [sur saint Pirmin], déjà vieille de 27 ans... Bien qu'elle ait toujours eu, à mes yeux, une certaine importance, personne jusqu'ici n'a pris la peine de porter sur elle un jugement sérieusement motivé, même dans les milieux qualifiés pour cela, et qu'elle semblait devoir intéresser particulièrement. Je n'ai reçu encore que l'adhésion orale de certaines personnes qui avaient d'abord pris parti pour une tout autre solution. Comme le public de notre temps a souvent l'oreille dure, si vous jugez que la chose en vaut la peine, j'essaierais peut-être de traiter la question à nouveau, d'une façon plus claire et plus précise, en sollicitant les lecteurs qui en sont capables de

<sup>1</sup> La parenthèse est de Dom Morin.



Dr. Germain Morin  
O.S.B.

dire ce qu'ils pensent de la solution proposée jadis par moi, et à laquelle je tiens avec la même conviction qu'autrefois » (2 juillet 1939).

« Mon cœur était en fête hier. Le Jésuite espagnol Madoz... m'envoyait un opuscule inédit de Vincent de Lérins : *Excerpta sancte memorie Vincentii Lyrinensis insule prbi quae de libris b. Augustini composuit, et misit sco Xisto pape.* (Extrait du « Gregorianum » XXI, p. 75-94.) Rien de bien original, sauf le prologue et la conclusion : mais c'est toujours précieux, et l'authenticité est hors de doute. Deo gratias ! Important aussi pour la genèse du *Quicumque vult*. Dans la *Zeitschr. f. Kath. Theol.* d'Innsbruck, le P. Otto Faller confirme, par une enquête à fond, ma thèse sur la provenance ambrosienne du *De Sacramentis*. Mais combien lentement l'opinion publique se rend compte de cette conquête de la vérité, même à Milan, après plusieurs siècles de préjugés irraisonnables contre ces catéchèses de toute première importance ! La gent humaine, même savante, est et restera toujours moutonnière » (7 mai 1940).

« Ne manquez pas de me communiquer l'article (au sujet de l'*Opus imperf. in Matth.*) ; il m'intéressera au plus haut point, ce sera mon étrenne de Pâques. J'ai publié sur lui, lors de mon séjour à Bâle, un mémoire dont il n'y a rien à rétracter, dans la Rev. Bénéd. t. 36 (1925), p. 239-262. Ma conclusion était que l'auteur, un fameux lapin, bien qu'Arien forcené, avait pu vivre, soit en Illyrie, soit en Italie, avant la chute définitive de l'Empire romain, lors des dernières persécutions dont ses coreligionnaires furent l'objet, donc au VI<sup>e</sup> siècle. Qu'il ait séjourné un certain temps à Ravenne, la chose me paraît possible, vraisemblable même » (6 avril 1941).

« Vous n'avez vraiment pas parmi vos étudiants quelqu'un d'intelligent qui se déciderait à traiter la question si passionnante de l'origine du *Quicumque vult* ? Je demande cela, parce que je viens de recevoir de Milan un n° de l'*Ambrosius*, dans lequel un chanoine du Duomo, que j'estimais assez jusqu'ici, vient de ressasser la thèse, émise il y a quarante ans par le jésuite H. Bremer, de l'origine ambrosienne de ce symbole, thèse avalée depuis par tout une gent moutonnière... solution inadmissible, inconcevable, absurde. Les parallèles de formules dogmatiques qu'on prétend retrouver dans S. Ambroise ne prouvent rien ; elles font partie du fonds commun de la théologie orthodoxe à partir du IV<sup>e</sup> siècle. Ce qui est décisif, ce sont certaines locutions plus vulgaires qu'on ne peut imaginer chez Ambroise. La vraie solution s'impose depuis longtemps. Le *Quicumque* ne saurait être de beaucoup antérieur aux environs de l'an 500. Le premier qui l'ait mentionné et propagé avec ardeur est incontestablement S. Césaire d'Arles : il n'est pas exclu que la rédaction définitive soit son œuvre, car les expressions vraiment caractéristiques sont de lui. Cependant, j'admettrais volontiers le sentiment du P. Madoz que l'auteur premier est saint Vincent de Lérins. En tout cas, c'est vers la Provence, vers l'an 500, vers les milieux Lérins/Arles, que toutes les données du problème nous aiguillent. Pour l'honneur de la science catholique, et spécialement de votre Université, j'aimerais à voir quelqu'un d'ici résoudre d'une façon raisonnable cette question qui a donné lieu à tant de théories ridicules et humiliantes. Volontiers je mettrais tout ce que je sais là-dessus au service de l'étudiant

qui mordrait à l'hameçon : mais s'en trouvera-t-il un seul ? Ce ne sont pourtant pas les subsidia qui font défaut : il a paru sur le sujet une abondante littérature dans les dernières cinquante années » (2 février 1943).

A plusieurs reprises Dom Morin avait en effet offert ses services aux étudiants à la recherche d'un sujet de thèse. N'ayant jamais enseigné, il ne se rendait compte ni des capacités ni surtout du goût des étudiants. Ceux-là ne « mordirent pas à l'hameçon. » Il finit par se résigner : Je ne puis quand même pas choisir l'épouse pour un autre :

« Je vous envoie un premier choix de sujets de thèses, tous utiles et actuels... J'y aurais joint volontiers quelques éditions désirées... mais ce serait difficile à réaliser '*tempore belli*'. Je crains même que plusieurs sujets suggérés ici ne soient au-dessus de la moyenne de vos élèves, mais je serai toujours prêt à fournir les renseignements et à aider de toutes façons. En tout cas, pour commencer, 'Mysticum numerum reseravi', comme dit cette vénérable *corneille* de S. Ambroise » (24 juillet 1941).

L'achèvement de l'édition des œuvres de S. Césaire d'Arles fut sa grande joie<sup>1</sup> :

« Oserais-je vous demander, quand vous aurez un moment à perdre, de grimper de nouveau jusqu'à mon pigeonnier...<sup>2</sup> J'aurais plusieurs choses délectables à vous communiquer... J'ai surtout à vous annoncer de belles choses à propos de S. Césaire, de l'achèvement prochain de son Edition, des grandes choses qui se préparent pour son XIV<sup>e</sup> Centenaire, à Arles, peut-être même à Rome. Enfin, je voudrais vous demander aide et conseil sur ce qu'il faudrait faire pour obtenir de transmettre, par voie diplomatique, les envois manuscrits y relatifs... Vous savez que je suis, en ces choses, l'homme le plus idiot et le plus dépourvu du monde... Pardon seulement de ma hardiesse » (5 mai 1942).

« Savez-vous que le dernier volume de mon Edition de S. Césaire a enfin paru ? Je n'en ai reçu pour moi-même jusqu'à présent qu'un seul exemplaire. Il doit être offert ces jours prochains au Saint-Père par le Cardinal Mercati » (28 février 1943).

Le Saint-Père, qui s'était engagé à subvenir aux frais de l'impression du 2<sup>e</sup> tome, témoigna sa vive satisfaction et il sera permis de rappeler que son prédécesseur, S. S. Pie XI, l'amateur auguste et passionné de textes anciens, avait tenu à relire, dans son lit de malade, les épreuves du 1<sup>er</sup> volume, qui lui était dédié.

<sup>1</sup> On lira avec profit l'article de Dom G. MORIN : Comment j'ai fait mon édition des œuvres de saint Césaire d'Arles, Tirage à part de la *Nouvelle Revue de Hongrie*, mars 1938.

<sup>2</sup> Durant son dernier séjour à Fribourg, Dom Morin demeurait au couvent des Pères Cordeliers, à l'étage supérieur, reconstruit à neuf, du monastère, dont les combles avaient été détruites par un incendie.

Des voyages scientifiques dans tous les pays de l'Europe, un séjour prolongé en Allemagne, avaient mis Dom Morin en contact avec diverses nations dont il rêvait la réconciliation et la collaboration. Ses idées pacifiques lui avaient coûté cher pendant la première guerre mondiale — peut-être les avait-il manifestées imprudemment. Il vivait dans un autre monde. Les événements de la deuxième guerre le tourmentèrent moins, semble-t-il. La destruction des œuvres d'art de Caen, sa ville natale, l'affecta toutefois douloureusement et il ne cacha pas ses sentiments de bon patriote français :

« Quelle horrible situation de l'Europe, de la France surtout ! Je ne désespère pas que, cette fois encore, le jour de S. Martin, le 'bellator Domini' ait marqué le commencement de la fin. J'aime à me persuader que le Maréchal — disparu, dit-on, avec Weygand — est allé rejoindre Darlan en Afrique, pour essayer de reconquérir notre France. Il en a bien le droit, maintenant que Hitler et les siens ont violé les conditions de l'armistice » (13 novembre 1942).

Les visites lui étaient agréables. Il souffrait de la solitude. Les auditeurs non prévenus pouvaient non seulement admirer sa bonté accueillante et son esprit fin, mais peut-être s'étonner de sa critique railleuse et acerbe. Ceux qui connaissaient mieux ce maître de la critique scientifique y voyaient un excès de ses qualités. Ils pensaient à S. Jérôme qui unissait, comme lui, la charité la plus touchante à la critique la plus mordante. Le défunt lui-même se compare au solitaire de Bethléem dont il aimait à répéter les propos :

« Réjouissez-moi bientôt de votre bonne visite. Comme le vieux Jérôme à Bethléem, je suis habitué à vivre en ermite, étranger au monde ; mais, comme lui aussi, j'ai la faiblesse d'aimer que le monde ne m'oublie pas tout à fait » (28 février 1943).

« J'erre tout désesparé comme une âme en peine, depuis que vous n'êtes plus là pour ravigoter mon âme et mes vieux os » (6 mai 1943).

Il vient d'être question de l'esprit critique de Dom Morin. On ne s'étonnera guère de ce que, comme au P. Delehaye, « le cher et illustre érudit », ainsi qu'il le disait en apprenant sa mort, « le Président défunt de la Société des Bollandistes, sans égal dans toute la série de ceux-ci depuis la fondation au XVII<sup>e</sup> siècle » (30 avril 1941), on lui ait adressé certains reproches et qu'on l'ait taxé de dénicheur de saint.

Il avait, vers la fin de 1944, publié dans une petite revue locale quelques lignes sur sainte Cécile. Ce qu'il y disait produisit quelque émoi dans certains milieux. Dom Morin répondit par un petit article

— le dernier probablement qu'il ait écrit — demeuré inédit, dont on nous saura gré de donner ici du moins la conclusion :

« Ce n'est pas de « dénicher les saints » qu'il s'agit aujourd'hui, mais simplement de faire le départ entre l'histoire et la légende dans le domaine de l'histoire ecclésiastique. Que chacune reste à sa place, et tout sera en ordre. Et qu'on ne pense pas qu'en ce disant je veux rabaisser la légende ; bien au contraire, j'en ai une plus haute idée que de l'histoire, à certain point de vue. « Elle est, en général, plus belle que l'histoire, me disait souvent Mgr Duchesne : car l'histoire, c'est ce qui a été, au lieu que la légende, c'est ce qui aurait dû être. » Les évangélistes, parce que faisant œuvre d'historiens, nous ont transmis loyalement le récit de la trahison de Judas et du reniement de saint Pierre ; un légendaire s'en fût bien gardé, il eût considéré ces fautes comme inconcevables de la part d'apôtres du Christ. Il y a sans doute des légendes peu estimables, comme celles de saint Venance et d'autres martyrs, où l'auteur, croyant plaire à l'imagination populaire, invente les tourments les plus féroces, les plus hideux, sans pouvoir venir à bout, autrement que par le glaive, de son héros qui parfois n'a pas même existé. Mais c'est là la tare des légendaires de bas étage : il en est d'autres, et en grand nombre, dont les récits ne pèchent que par l'invention d'un plus noble idéal chrétien, Arnobe le Jeune, par exemple, et les autres auxquels nous sommes redétables des touchantes et délicieuses légendes de saint Sébastien, de sainte Agnès, de sainte Cécile et de tant d'autres qui ont charmé notre jeunesse. Leurs auteurs, encore une fois, ont pu pécher contre l'histoire : mais le magnifique idéal chrétien qui inspira leurs pieux romans est en quelque sorte supérieur à l'histoire elle-même. Si leurs récits n'ont rien à faire avec la réalité historique, on peut dire qu'il y a cependant en eux quelque chose de réel : la haute idée qu'on se faisait de la perfection chrétienne dans les milieux qui les vit éclore. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier, lorsqu'il s'agit de récits de ce genre : comme *Fabiola* de Wiseman et *Callista* de Newman, ils témoignent du haut idéal que rêvaient, dont vivaient les personnages qui les ont imaginés ; et en cela ils glorifient le Christ et son Eglise qui visait si haut, plus haut que la pauvre humanité n'eût jamais pu prétendre en se bornant à raconter les faits dont la réalité historique est véritablement prouvée » (décembre 1944).

La charité de Dom Morin, sa délicatesse, sa reconnaissance étaient excessives :

« Excusez mon importunité et songez à la récompense que Dieu vous devra pour avoir assisté son vieux serviteur invalide » (30 avril 1941).

« Si vraiment, sans trop d'inconvénient pour vous, vous ajoutiez à vos bontés celle de partager mon expédition projetée à Berne, le courage me reviendrait de la réaliser... Mais, tout de même, je crains fort de faire une folie et de commettre un manque de charité en vous infligeant une compagnie telle que moi ! Ce sera la dernière fois » (3 septembre 1942).

Lui-même se faisait un plaisir de rendre service :

« Puissent ces réflexions diurnes et nocturnes de votre vieil ami », écrivait-il en communiquant un renseignement qui lui avait été demandé, « vous être utiles à quelque chose » (24 septembre 1942).

Cette vie de travail et de charité se nourrissait d'une piété réelle, profonde, bénédictine. Dom Morin aimait à assister, en habit de chœur, à la grand-messe des Cordeliers, ou encore, pendant que ce lui fut possible, le dimanche, dans les stalles de la cathédrale, à la messe chantée capitulaire. Les fêtes liturgiques occupaient ses pensées jusqu'à lui faire renvoyer un voyage scientifique :

« Voudriez-vous me faire savoir le jour et l'heure qui vous conviendraient pour le départ ? Pour moi, c'est égal, sauf que je désirerais assister encore à la fête du 8 septembre ici » (3 septembre 1942).

Ayant obtenu, sans le demander, le privilège de célébrer la messe dans sa chambre, il montra à un visiteur l'autel d'abord, ensuite, en face de lui, sa table de travail et il dit en souriant : « *Ora et labora !* »

Son attachement indéfectible à l'Eglise était ancré dans une conviction sincère et surnaturelle, qu'aucune difficulté n'a su ébranler. Sa passion et sa noble gloire furent de la servir par la science. C'était, à son avis, une des tâches de l'ordre auquel il était fier d'appartenir. Après avoir parlé de la Revue Bénédictine et des récentes publications de ses confrères, il conclut :

« Les monastères bénédictins ont donc une raison d'être, même et surtout à notre époque de décadence ! » (2 février 1943).

L'homme célèbre n'ignorait pas ses qualités et ses succès. Il savait qu'il devait ces derniers à son travail acharné autant qu'à son génie. Mais enfin l'humilité, c'est la vérité et il fallait faire la part de la vieillesse qui rapproche, dit-on, de l'enfance. Dom Morin, tout grand savant qu'il fût, ne se gênait pas de rétracter ses erreurs :

« Je n'ai jamais été entêté dans mes opinions et j'ai plutôt péché en les rétractant mal à propos (par ex. pour la fameuse question de l'origine des *Tractatus Origenis*) » (2 juillet 1939).

« Autant que ses vieux yeux le permettent (votre serviteur) continue à rédiger ici ses Rétractations »

et il signe :

« votre 'vetulus asellus' reconnaissant » (d'Orselina, le 14 novembre 1945).

Les distinctions<sup>1</sup> ne le grisaient pas. Il savait en refuser. En fin de compte, tout l'honneur revient au dispensateur de tous les dons.

<sup>1</sup> Dom Morin fut créé docteur h. c. de l'Université d'Oxford en 1905, de Zurich (théol) en 1919, de Fribourg-en-Brisgau en 1926, de Budapest en 1935. Il fut

Les professeurs de la faculté des lettres de l'université de Fribourg l'ayant invité à recevoir le titre de Dr h. c. :

« J'ai remercié, écrit-il ; il serait ridicule à un vieux comme moi d'attacher encore du prix à une telle distinction. Ma meilleure attache à Fribourg consistera en ce que j'y aurai achevé, après 60 ans de labeur, mon édition de S. Césaire et dans le souvenir de la belle fête célébrée à l'occasion de mon 80<sup>e</sup> anniversaire. Ce souvenir me restera plus cher que tous les titres honorifiques possibles » (21 février 1945).

La mort dont il sentait l'approche ne l'effrayait pas. Il s'y prépara chrétientement.

« J'aspire à prendre un peu d'air et de mouvement ; ce seront pour moi, je pense, les derniers beaux jours possibles, 'antequam vadam, et non revertar...' » (16 mars 1944).

« Nous reverrons-nous ici-bas ? Je n'ose l'espérer... Ora pro me vivo ac defuncto ! » (au départ de Fribourg, 21 février 1945).

Trois mois avant son décès, il donne des nouvelles sur son abbaye de Maredsous en Belgique :

« On construit dans notre jardin une nouvelle et plus grande bibliothèque, à l'abri de l'incendie. Il faudra venir la voir... et en user. Pas moi ! Je serai dans le cimetière à côté » (14 novembre 1945).

\* \* \*

A l'occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire, quelques amis organisèrent une petite fête qui a dû s'adapter aux circonstances tragiques dans lesquelles le monde se trouvait à ce moment. Le jubilaire prononça devant un public universitaire le discours par lequel nous voudrions terminer ces pages. Le défunt nous y lègue une admirable leçon et, à l'instar d'un artiste habile, y trace même son meilleur portrait :

EXCELLENCE<sup>1</sup>, MESSIEURS,

La manifestation de ce jour, si modeste et intime qu'elle soit, a bien cependant quelque chose d'insolite, et mon premier mouvement eût été de m'y soustraire. Mais, après réflexion, j'ai jugé mieux m'en remettre aux bienveillants promoteurs de l'initiative, ne pouvant douter de l'excellence des motifs qui la leur ont inspirée. Le premier de ces motifs aura été assurément de profiter de l'occasion qui s'offrait ainsi de rendre à Dieu, dispensateur de tous les dons, la gloire qui lui est due : car c'est lui seul, dit l'Ecri-

membre de la *Royal Society of London*, de la *Bayerische Akademie* de Munich, de la *Pontificia Academia di Archeologia* de Rome.

<sup>1</sup> MGR M. BESSON, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

ture, qui « donne l'intelligence », lui qui m'a visiblement assisté au cours de mes longs travaux. Tout, en effet, paraissait s'opposer à ce que je fissem jamais rien qui vaille en fait d'érudition. Je n'avais de goût, au début, que pour la littérature, les beaux-arts, la poésie. Puis, au tournant décisif de ma carrière, dans l'atmosphère du cloître, à mesure que je me familiarisais avec les admirables travaux de nos grands ancêtres, les bénédictins français des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, une noble ambition s'éveilla en moi de recueillir leur héritage en suivant leurs exemples. Alors, contre toute attente, dès les premiers manuscrits que j'eus entre les mains, des découvertes, prodigieuses parfois, se succédèrent d'année en année : textes importants, qu'on croyait à jamais perdus, des écrivains les plus célèbres de l'antiquité chrétienne, saint Clément de Rome, Jérôme, Augustin, Césaire d'Arles ; restitution à leurs auteurs d'écrits au sujet desquels la critique, depuis des siècles, pataugeait dans l'erreur ; solution de problèmes historiques, littéraires ou liturgiques, dont on avait perdu l'espoir de trouver la clef ; et tout cela, avec une continuité, une rapidité qui avait quelque chose presque d'effarant ; tout cela aussi, généralement, sans aucun aide, en dépit de l'isolement, du manque de ressources, du scepticisme incurable des uns, des éloges exagérés des autres, malgré les découragements, les difficultés de tous genres enfin, jusqu'à ces affreuses guerres dont nous sommes témoins, et dont l'issue, quelle qu'elle soit, menace de rendre bien difficile pour un temps toute activité scientifique. C'est vraiment Dieu seul, avec l'intense intérêt que je portais de tout temps aux choses de son Eglise, qui a soutenu ma faiblesse à travers tant d'obstacles. Si bien que ma part s'est bornée à tirer des vieux manuscrits et autres documents leurs secrets, tout naturellement, comme il est naturel au renard de croquer les poules, au furet de dépister le lapin. A Dieu seul donc tout honneur et toute gloire : *humilietur homo, et exaltetur Deus !*

On demandera peut-être quels avantages peuvent résulter de pareils travaux ? Pas beaucoup, évidemment, au point de vue matériel, sauf peut-être le profit qui en revient à sa Majesté l'éditeur : pour moi du moins, le métier d'érudit n'aurait abouti qu'à me faire mourir de faim, n'étaient quelques bienfaiteurs compatissants qui m'aidèrent tout juste assez pour me permettre de faire face aux nécessités les plus pressantes. Mais ici, il faut nous placer à un point de vue plus élevé et considérer les avantages qui dérivent de tels travaux pour la conservation et l'affermissement de la foi au sein du peuple chrétien. Les Pères et les Docteurs insistent en toute occasion sur la fin que Dieu se propose en suscitant dans son Eglise des savants et des érudits. Saint Augustin va jusqu'à les mettre à côté des conciles et des chefs de la hiérarchie, parmi les instruments que le Christ a choisis pour maintenir et fortifier les simples dans la foi (Epist. 118, 5, 32). Saint Anselme abonde dans le même sens. Bernard de Clairvaux lui-même n'hésite pas à reconnaître combien il importe à l'Eglise de pouvoir produire des hommes de haute culture : *Non ignoro, quantum ecclesiae prosint litterati sui* (in Cant. 36). Et vraiment, j'ai entendu maintes fois des personnes d'une rare élévation d'esprit me faire cet aveu : « Nous ne nous dissimulons pas les objections qu'on peut formuler contre tel ou tel

dogme de la croyance catholique ; mais ces objections, Dom Morin et tel et tel autre savant les connaissent mieux que nous encore, et cela ne les empêche pas de demeurer inébranlables dans la foi. » Chose étrange pourtant, les non-catholiques sont parfois les premiers à apprécier à leur valeur les travaux des érudits qui surgissent parmi nous, alors que l'attitude de certains à leur égard ressemble un peu — pardonnez-moi la comparaison — à celle d'une poule qui, ayant couvé des canards, ne les verrait pas sans quelque appréhension se risquer sur l'élément liquide. Dès la première heure, il est vrai, on vit Louis Duchesne déclarer nettement que l'Abbaye de Maredsous était en train de devenir un petit Saint-Germain-des-Prés. Mais c'est seulement à partir du jugement porté par le Professeur Harnack de Berlin qu'on commença à se douter, parmi les nôtres, que mes pauvres labeurs pouvaient avoir, après tout, leur utilité. Et ce furent les sommités anglicanes de l'Université d'Oxford qui, les premières, m'appelèrent, relativement jeune encore, à recevoir les honneurs réservés d'ordinaire aux barbons de l'érudition. De même, ce furent les plus zélés Zwingliens de l'Université de Zurich qui, à la Toussaint 1919, m'invitèrent à recevoir dans le vieux Sankt-Peter le bonnet de Dr en théologie. Puis, l'une après l'autre, diverses Universités et Académies, la plupart parfaitement orthodoxes, m'obligèrent à m'encombrer de plus de couvre-chef qu'il n'était vraiment besoin pour une si petite tête.

Et voilà qu'aujourd'hui, tout à la fin de ma carrière, en ce 80<sup>e</sup> anniversaire, c'est votre jeune *Alma Mater* qui tient à protester qu'elle sait apprécier, elle aussi, les dons de Dieu, même dans le plus insignifiant, en apparence, de ses ouvriers. La chose est tout à son honneur, et je ne saurais, Messieurs, m'y montrer insensible, non plus qu'à l'insigne bienveillance dont m'a constamment entouré votre éminent Evêque, depuis notre première rencontre dans la capitale du Piémont, il y aura bientôt un demi-siècle.

Pour finir, qu'il me soit permis de m'adresser particulièrement aux jeunes gens qui font partie de ce sympathique auditoire, en tirant pour eux la leçon spéciale de ce jour. Vous êtes venus, Messieurs, à cette Ecole du savoir, en vue de vous préparer une carrière pour l'avenir : mais ne cédez pas trop aux tendances utilitaires de notre temps, ne considérez pas toutes choses uniquement au point de vue du lucre, ne bornez pas votre ambition à ce qui concerne directement la profession à laquelle vous vous destinez. *Dilatamini.* Elargissez votre horizon, en enrichissant votre esprit de toute façon par la culture désintéressée du vrai et du beau. C'est ainsi que se sont formés les hommes qui ont fait le plus d'honneur à la société, aux époques les plus glorieuses de l'histoire. Même des laïques, engagés dans les occupations les plus absorbantes, tenaient à se mettre au courant des grands problèmes historiques, philosophiques, voire théologiques : c'étaient souvent des magistrats, des médecins, des hommes d'Etat, qui collectionnaient avec le plus de zèle les livres rares, les manuscrits précieux, qui rivalisaient d'ardeur à promouvoir autour d'eux des vocations scientifiques, à se faire les mécènes des génies naissants moins favorisés de la fortune. Cette race d'élite n'a pas complètement disparu, même à notre époque. J'eus une fois, à Oxford, il y a bien longtemps, comme voisin de

table un vénérable nonagénaire, le médecin de la reine Victoria, sir Henry Ackland, dont le haut dignitaire qui nous avait invités m'assure qu'il lui arrivait encore à son âge de passer une partie de ses nuits à lire saint Augustin. Et je sais qu'il y a présentement, à Fribourg, dans chacune des Facultés, des hommes tout à fait éminents dans la branche du savoir qui est leur domaine spécial, et qui, cependant, étendent leur intérêt bien au delà de ce domaine, jusqu'à la recherche plénière de la vérité, l'attraction suprême des âmes, selon la parole du Docteur africain : *Quid enim fortius desiderat anima, quam veritatem?* (tr. 26, 5 in Joh.). C'est là le signe auquel on reconnaît les esprits vraiment supérieurs ; c'est la mission de nos hautes Ecoles de former de tels esprits : pas seulement des pharmaciens, des dentistes, des médecins, des juristes, des littérateurs, des philosophes, ou même des maîtres en science théologique, mais des esprits passionnés pour la recherche du vrai sous toutes ses formes. C'est cet esprit qui m'a toujours dirigé au cours de plus de cinquante ans de labeur : et comme l'Apôtre, j'ai confiance que je n'aurai pas perdu ma peine. Puissent d'autres, parmi ceux qui sont venus prendre part à cette réunion, s'éprendre à leur tour de cette glorieuse vocation du savant chrétien, pour la gloire de Dieu et à l'avantage de leurs semblables.